

N. 186.639



80, RUE MOLIÈRE - LYON

27 mai 1907

Mon bien cher ami,

A quelle date vous ai-je écrit ma dernière lettre ?
Je ne m'en souviens plus. Cela se peut dans la
miel du temps. Je ne crois pas vous avoir donné
de mes nouvelles depuis Pâques, l'époque où j'
n'aurais pas eu des choses bien gaies à vous
annoncer. J'étais malade ; un travail excessif avait
eu raison de ma force de résistance. A cela se
sont ajoutées des contrariétés causées par mon fils
dont les études et la conduite laissent beaucoup à
desirer. Il m'a fallu auant de huit jours mes
vacances, que j'ai sues aller passer en Alsace. Trois
semaines perdues à la campagne, dans un repos absolu,
ont rétabli ma santé. A mon retour à Lyon, j'ai
pu reprendre ma occupation que j'ai d'ailleurs

simplifier en supprimant deux cours par semaine.
Pour avoir la tranquillité de côté de mon fils,
je l'ai fait entrer au Lycée de Clermont-Ferrand.
Là il est interne, il est forcé de travailler; il
reprend de bonnes habitudes. Le reste de ma famille
ne me cause que de la satisfaction. Ma fille aînée
se prépare avec ardeur à son premier examen
d'allemand; les deux autres sont toujours très
studieuses, très sages, très gaies. Enfin le tout petit
bonhomme jouit d'une santé qui fait plaisir à voir.

De vous j'ai eu tout récemment de nouvelles
par M. Schulz qui est venu, de Munich, passer
de quatre à cinq jours à Lyon à l'occasion du
mariage d'une cousine. Il m'a répété ce qu'il
m'avait écrit du bon accueil qui il avait trouvé
auprès de vous. Je vous renouvelle mes vifs remer-
ciements pour toute la bonté que vous lui avez
témoignée.

En 1844 la bibliothèque de Strasbourg où j'ai
compté faire des recherches était fermée à l'ouverture
des vacances. J'ai pu cependant examiner plusieurs
volumes que j'ai étudiés à la campagne, et les
faits que j'ai recueillis m'ont servi pour un
chapitre que j'ai terminé la semaine dernière.
Il s'agit de Genty. Il est en ce moment à l'impre-
sion, pour paraître en juillet dans la Revue Ger-
manique. Je vous l'envoierai; il vous donnera une
idée de ce que sera le ton de mon livre sur
Fanny Elster. A peine cette partie achevée,
je me suis mis à rédiger celle qui traite de
la situation de l'Opéra de Paris en 1830, ce
sera la plus solidement documentée de tout le
livre, peut-être aussi la plus vivante. Le 15 juillet
je partirai pour le Poitou. Là dans le silence
de la campagne j'achèverai la rédaction du
volume qui, s'il ne surgit pas d'obstacle imprévu,

pourrait être prêt, si on l'imprimait, dans la première
quinzaine de janvier. Je ne sais pas encore si j'
pourrai y mettre la dernière main sans aller à
Vienne. Le voyage serait évidemment d'une haute
utilité. Sera-t-il indispensable? C'est ce que j'
verrai. Longue j'écris mes deux derniers chapitres.
Si la nécessité d'aller passer une quinzaine de
jours dans votre chère ville s'impose, je m'y
soumettrai sans douleur.

Si vous avez lu dans le Band XI, Heft 1 de
l'Oesterreichische Rundschau un article de K. M. Werner
sur deux autobiographies de Hebbel, vous aurez vu que
j'ai été en correspondance active avec mon collègue
de Lemberg. Il m'a fallu une persévérance insup-
portable pour réussir à faire sortir le manuscrit de
Hebbel du carton de papier où il était enfoué.
Depuis de longues années.

Vous avez eu la semaine dernière des journaux
für billarbes et für bürgerliche à l'occasion de la

Jr - J.M. 126.63P

80, RUE MOLIÈRE - LYON

visite du Président de la République à Lyon. En même temps il nous est arrivé environ 150 Anglais et Ecossais, représentants des municipalités de Manchester, Glasgow, Edimbourg, Leith, etc... La ville de Lyon a bien fait les choses. Les réceptions ont été magnifiques. Le président a tenu tout spécialement à faire visite à l'université. Nous l'avons reçu en grande pompe. A la Fanchette du Luth nous avions revêtu pour la circonstance nos robes en soie jaune et satin noir. Nous étions superbes. Mon petit bébé, qui me voyait pour la première fois dans ce costume, ouvrait de yeux émerveillés.

La politique recommence à m'intéresser. Depuis le mois de janvier - nous avons pour pèler du Rhône un de nos très bons amis. Il habite un magnifique palais à deux pas de ma maison. C'est chez lui que le Président de la République est descendu la semaine dernière. Nous nous voyons presque tous les jours.

Il n'a rien à la situation politique, il ne met au
coment des intrigues parlementaires. Cependant ce
dont nous causons surtout, c'est de questions d'art.
Nous avons les mêmes goûts en musique. Il y a
quelques années, nous avons passé six semaines ensemble
à Munich pour entendre du Wagner. Ce qui nous
réunit encore, c'est la même passion pour la beauté
de la nature. Mercredi dernier nous avons fait une
superbe excursion en automobile dans les montagnes
de la Savoie. Ces relations si amicales me rendent
extrêmement heureux; elles ont doublé pour moi le
charme de séjour à Lyon.

Donnez-moi bientôt de vos nouvelles. Je serai
bien aise d'apprendre que vous n'avez pas imité
mon exemple, c'est-à-dire que vous n'avez pas compromis
votre santé par des excès de travail. Parlez-moi
longuement de vos occupations, de votre famille
de Vienna, la chère ville. (D'a. En avec le plus



à Madame Natcha et voyez bien à ma grande sympathie. (D'a. En avec le plus
vif intérêt les détails de l'excursion)
Bonne nuit affectueux souvenirs
à tous

7ⁿ
N. 136.639 Clichés pour projections

- 1) Une Viennoise en 1834 (d'après Die Mode im XIX. Jh.)
- 2) Yéron
- 3) Henriette Sontag (d'après Die Mode)
- 4) La Malbran
- 5) Giulia Grisi
- 6) Une loge au Théâtre-Stuben : A. de Musset, etc...
- 7) Marc Taglion
- 8) Une scène de la Sylphide
- 9) Fanny et Thérèse Elster d'après le pastel de l'Opéra
- 10) Conciabale de claqueurs devant le théâtre
- 11) Les claqueurs applaudissant
- 12) Toilette de théâtre en 1834 (d'après Die Mode im XIX. Jh.)
- 13) id id
- 14) Types populaires (variétés de chapeaux) id
- 15) Fanny Elster d'après Grevedon
- 16) id statuette de Barre
- 17) id d'après une gravure de l'Allgemein Theaterzeitung
- 18) id d'après Krichuber
- 19) Mme de Mirbel (d'après Die Mode)
- 20) Lettre de Fanny à Mme de Mirbel
- 21) Théophile Gautier
- 22) La Foyer de la Dame à l'Opéra : Fanny Elster



entourée d'artistes et d'habitues : A. de Mussel, Scriba,
Auber, Tiron, Duponchel, etc... (Aquarelle d'Eugène
Lami.)



Zwei Novellen

Peu de temps avant la Révolution, Grillparzer publiait dans Trits, Taschenbuch für 1848, une nouvelle intitulée Der arme Spielmann. C'était la seconde fois qu'il recourait à la forme narrative. Un premier récit de lui, Das Kloster bei Sendomir, avait paru en 1828 dans g. Aglaja de Schreyvogel. Les deux nouvelles présentent un contraste frappant. Elles nous montrent le talent du poète à deux époques éloignées de sa carrière et sous deux aspects très différents. Cependant, quelque dissimilables qu'elles soient entre elles, elles ont ceci de commun, qu'elles reflètent l'une et l'autre certaines particularités de Grillparzer et se rattachent par des liens visibles à l'ensemble de son œuvre.

+

+ +

Das Kloster bei Sendomir est une production essentiellement romantique. Au début on croirait être l'auteur en matière d'un roman de Walter Scott; la description du



Paysage et la manière d'introduire les personnages rap-
 pellent exactement les procédés habituels de l'auteur de
Guenther Durward, et d'Frankoe. Le soleil couchant d'éclairer,
 dans une contrée riante, les murailles d'un couvent de
 style gothique. Deux cavaliers, dont l'auteur nous décrit
 le costume d'un romantisme achevé, se hâtent de gagner
 un gîte, c'est au couvent qu'ils le trouvent. Ce n'est là
 qu'un préambule, le cadre romantique d'une action plus
 romantique encore. Un moine raconte aux voyageurs
 l'histoire de la fondation du couvent. L'homme qui l'a
 édifié est un comte qui a tué sa femme coupable
 d'adultère. La première rencontre du malheureux avec celle
 qui allait devenir sa compagne, la découverte de la
 trahison et le châtement sont racontés de la manière
 la plus propre à impressionner violemment le lecteur.
 La pècheresse est d'une beauté merveilleuse; son père
 et ses frères sont des conspirateurs; la preuve de sa
 faute est se trouve dans le couvercle double d'un
 coffret en une chute fortuite a fait ouvrir; le justicier
 met le feu à la tour solitaire où il la transperce
 de son épée. Ces terribles péripéties se passent dans
 des nuits sombres, à moins que le clair de lune, cher
 aux romantiques, ne les éclairent. Le château du comte



est d'âge vénérable, ^{fr. n. 130.639} selon la tradition suivie dans ce ³
genre de récit; on retrouve naturellement la figure bien
comme du vieil intendant dévoué sans réserve à la
personne et aux intérêts de son maître. Finalement
le héros de l'aventure n'est autre que le moine qui
~~empêche le héros~~ la raconte.

Dans une lettre à Paul Heyse, du 16 juin 1870, Grill-
parzer appelle Das Kloster bei Sendomir une "Almanach-
novelle". Au premier abord on serait tenté de donner
à ce mot son acception la plus défavorable et de
ranger le récit dans la littérature de calendrier,
presque dans la Colportage-littérature. Un lecteur d'Écat
sera disposé à reprocher le gros effet que Grill-
parzer emprunte au romantisme. Plus d'une fois Das
Kloster bei Sendomir a été jugé sévèrement. Cependant
il ne faudrait pas trop se presser de le condamner.
Quand on a dominé la fâcheuse impression produite
par des tons trop violents, par des souvenirs trop évidents
de Walter Scott, par quelques procédés surannés,
on constate que l'œuvre n'est pas indigne de Grill-
parzer autant qu'on le croyait au premier abord.
Songeons qu'elle est de 1828, de l'époque où s'éla-
borait Der Meeres und der Liebe Wellen. Il serait



inexplorable qui à cette époque, où le poète atteignait la perfection au théâtre, il eût, dans le genre narratif, ~~un développement remarquable~~ rompu avec ses habitudes d'artiste et jeté dans le monde une œuvre avortée, sans ressemblance avec celles qui l'avaient précédée ou qui allaient la suivre.

Das Kloster bei Sendomir a tout d'abord des affinités avec Die Ahnfrau. La Vorgeschichte de ce drame est d'événement même que le moine raconte aux deux cavaliers : le meurtre d'une femme adultère par le mari. Le décor est identique : un vieux château d'aspect sombre. Les passions sont vives des deux côtés : ^{amour} ~~passion~~ ^{amoureuse} effrénée, vengeance implacable. Des personnages ont un air de famille : on se représente le Borotin qui tua ^{l'} Ahnfrau jaloux et farouche comme le comte Starschensky, s'étendant de celui-ci est une nouvelle édition du fûnter de la maison de Borotin. Les deux actions se passent dans la même atmosphère lourde, chargée d'orage, propre aux caucasiens.

La nouvelle contient d'autres motifs encore développés ailleurs par fille parzer. Elga, l'héroïne, est menteuse jusqu'à la moelle des os. Or le thème du mensonge est à la base de Wek dem, der Lügt et de Esther. Le comte



Starschenky est une âme simple, qui a vécu longtemps à l'écart des passions; il a ignoré la femme jusqu'au jour où une créature à la chair épanouie se jette en supplante à ses pieds, et, en faisant appel à sa pitié, éveille ses sens, l'enflamme d'amour. C'est exactement la transformation qui s'opère dans le roi d'Espagne, Alphonse, qui a toujours vécu chaste, soumis à la règle, lorsque, à Tolède, une juive invoque son secours dans le danger, et, en serrant contre ses genoux une plébeuse poitrine, allume dans ses veines un feu dévorant. Remarquons un détail: Starschenky pénètre avec Elga dans un misérable réduit et là, dans un couloir sombre, "eine warme, weiche Hand ergreift die reizige". La pression de cette main qui le saisit dans l'ombre est sa première initiation à la volupté. C'est par un contact analogue que débute, dans l'imagination du roi Alphonse, la première orgie. Il se représente une maison de débauche où, la porte franche, une main de femme saisit le visiteur dans ses ténailles et le conduit, à travers un couloir, vers des appartements superbement établis. ~~Wohin er hintritt~~ Les femmes qui ne sont que femmes, qui ne vivent et ne règnent que par les sens, ont en général une peur folle de la mort. Elga est secourue de terre, lorsque Starschenky lève son épée contre elle.



F. N. 136. 63P 6

Pour sauver sa vie, elle serait prête à tuer son enfant.
La pensée de la mort met également hors d'elle la juive
de Tolède. Elle s'écrie avec effroi :

Ich will nicht sterben, will nicht! Nein, nein, nein!....
Nur lass mein Leben mir, ich will nicht sterben!

~~Le désir de vivre s'empare chez Elga sur le sentiment
maternel. La furie de vengeance arme contre ses propres
enfants le bras de Médée.~~

On peut relever dans Das Kloster bei Sandomir des traits du
caractère de Jüllparger lui-même. Starschenky est un homme
qui aime l'ordre et la tranquillité, comme Bancbanus,
comme der arme Spielmann. C'est son propre goût que
Jüllparger prête à ses personnages. Il prêchait particu-
lièrement le respect de l'ordre dans le monde politique; il
était l'ennemi des révolutionnaires. C'est un sentiment qu'il
fait exprimer par l'intendant du comte; le bonné's serviteurs
admettait à la rigueur qu'il pût y avoir des mécontentes
dans les villes; en' il y en ait à la campagne, voilà qui
lui paraît inconcevable. Jüllparger n'a aimé par les
assemblées politiques; Starschenky, parlant du Reichstag,
se dit "unwilling über die Verkehtheit der Menge,
deren jeder nur sich wollte, wo es das Wohl der Ganzen
galt". L'esprit de désordre, d'agitation turbulente, les



GEHÖRT PAPERS & KLIMBERGER, KRIVISS

appétit insatiable qui sont la cause des soulèvements contre
 l'ordre social, frillparzer les personifie dans les Laschek,
 le père et les deux frères d'Elga, et dans Oginsky, son cousin,
 le père n'en est pas sans avoir mérité les malheurs qui s'acco-
 blent; les deux frères sont des besoins sans scrupules,
 vivant sans vergogne aux crochets du compte. Mais le plus
 vil de tous est Oginsky: «dieser aber ist der schlechteste»,
 comme le juge Elga, disant cette fois une vérité qui,
 dans sa bouche, devient une imposture suprême, puisqu'elle
 parle ainsi à son mari de son amant qu'elle continue à
 recevoir. Oginsky ^{vend} ~~se vend~~ aux Laschek, contre une somme
 d'argent, les droits qu'il prétendait avoir à la main d'Elga
 et, sans respecter le mariage, resté l'amant de la jeune
 femme. Lâche, il s'enfuit quand le mari le provoque en
 duel et laisse égorger sa maîtresse. Remarquons que
 ces individus désordonnés ou ignobles sont des Polonais.
 Starschensky met les deux hôtes du courant, qui sont ^{des graves} ~~des~~
 Allemands dont l'un même est chancelier de Malte, en
 garde contre Varsovie, lieu de perdition. Ces Laschek
 et cet Oginsky sont, comme les trois Rosenberg d'Otto-
 star comme les Wladiques de Libatta des représentants
 de cette race slave que frillparzer croyait appelée
 dans l'avenir à de hautes destinées, mais qu'il ne tient
 en attendant qu'en médiocre estime. Les Polonais nous



apparaissent dans sa nouvelle sous les traits anti-pathiques
qu'il est d'usage de leur donner en Allemagne depuis
Heine et Freytag jusqu'à Max Halbe.

Nous reconnaissons encore Gillparger, lorsque nous examinons
attentivement la valeur esthétique de sa nouvelle. Il ne faut
pas que notre aversion pour la tonalité générale, un peu
trop romantique, nous rende aveugles à des mérites réels.
La psychologie des personnages est rapidement tracée, mais
juste et profonde. Elga, d'abord étrange, énigmatique, finit
par révéler clairement sa nature, elle est le triste pro-
duit du milieu slave et réunit, sans dépasser les limites
de la réalité, un assemblage hideux de vices : sensualité,
mensonge, coquetterie, vengeance de la conscience, désir de
vivre qui la conduirait jusqu'à l'infanticide. Elle devient
la compagne de l'être moralement le plus éloigné d'elle.
Starschensky est un bonnet homme, simple et droit,
incapable de résister à la grisette qui l'entraîne vers
Elga, incapable aussi de résister à la colère et au dégoût
qui font de lui un justicier farouche. Les portraits
physiques sont tracés avec la fermeté et la netteté qui
caractérisent d'ordinaire les créations de Gillparger. La
troubante beauté d'Elga ne saurait avoir un peintre
plus précis ; nous voyons jusqu'aux fossettes de ses joues



et jusqu'à la cavalière qui traverse sa terre supérieure. Quelques mots suffisent pour rendre très vivante la physionomie de sa fille, une blonde aux yeux noirs. Les traits de Starschenky, surtout lorsqu'il est devenu moine sont vigoureusement marqués. Rien qu'à sa façon étrange de se présenter, à sa figure sombre, encadrée de longs cheveux frisés et d'une barbe opulente qui visiblement a'tient été noir jadis et où domine maintenant le gris, à ses yeux qu'il s'efforce de tenir baissés, mais qui, lorsqu'ils se lèvent, jettent des éclairs inquiétants, on devine qu'il fut le héros d'un drame sinistre.

La manière dont s'enchaînent les péripéties de la sombre histoire traitée par l'auteur dramatique qui a peu d'habitude d'amener logiquement les situations. Le moine ne fait pas spontanément et soudainement aux deux voyageurs le récit de son passé. Starschenky n'est pas informé par un hasard brutal de la trahison d'Elga. Les deux révélations se font par degrés, par une série d'étapes habilement ménagées.

Enfin le cadre de l'histoire, c.-à-d. la rencontre du moine et des deux cavaliers, et l'histoire elle-même s'adaptent à merveille. L'idée de la faire raconter par le héros principal était fort heureuse, et s'est très adroitement exécutée. Le récit est infiniment plus

BLANCOHILBERT, JOHANN & KILGER, ERICH



10

Zu A.W. 136.63P

Captivant que s'il avait été fait par un témoin désintéressé. Pendant tout le temps que le moine parle, on sent chez lui une douleur et une colère que la retraite au couvent n'a pu apaiser. Les rasades de vin qu'il boit sont des symptômes de trouble où la joie de résurrection du passé. Le lecteur devine que sa voix tremble que sa nouvelle lance des flammes, et lorsque, à la fin, le prieur du couvent l'interpelle par son nom : "Parschinsky" on a reconnu et pleint depuis longtemps dans le narrateur infortuné dont il ~~avait~~ a raconté les souffrances. Le procédé du cadre dans lequel se déroule une action n'est pas employé ici avec moins d'art que dans Der Traum ein Leben où la réalité présente et les événements lointains (Naher und Ferner) sont si ingénieusement combinés.

La matière de Das Kloster bei Sendomir convenait parfaitement au théâtre. Pourquoi Grillparzer, auteur dramatique, a-t-il préféré la traiter sous forme de récit? Nous n'y voyons d'autre raison que la ressemblance du sujet avec la Vorgeschichte de l'Altkaufmann et la résolution prise par lui, après ce drame, de renoncer aux effets violents du romantisme. G. Hauptmann a reconnu le profit que la scène pouvait tirer de la nouvelle, et avec Das Kloster bei Sendomir il a fait son drame d'Elza.



STADTBIBLIOTHEK, BERLIN

Un coup d'œil jeté sur l'œuvre de Gerhart Hauptmann est très instructif. Il nous montre comment une idée de poète, transplantée dans un autre cerveau, peut se modifier et se développer dans des directions que le premier auteur eût bien de prévoir. La comparaison entre le drame et la nouvelle nous rendra indulgent pour les défauts de celle dernière et nous permettra de mesurer la hauteur du talent de Grillparzer, même dans ~~ses~~^{une} œuvres où il ne nous satisfait pas entièrement.

G. Hauptmann a gardé la plupart des éléments dont se compose Das Kessler bei Sandomir. Nous retrouvons les mêmes personnages, et, dans ses grandes lignes, l'action reste la même. Le dialogue reproduit même parfois textuellement les expressions dont se sert Grillparzer. Mais des additions et des transformations importantes font qu'Elga est tout autre chose que la nouvelle de Grillparzer simplement dramatisée.

Hauptmann crée un rôle nouveau, celui de Marina, la mère de Starschenky. Son intention, en agitant de la sorte, est visible. D'abord en faisant apparaître cette femme pieuse, silencieuse, attachée au devoir, il nous



IRL AND CHESTERMAN PAPERS AND KILBRICK PAPERS

rend compte de ce qu'a été l'éducation de Starichenky et du bon mariage qu'a fait dans sa vie son mariage avec Elga. Elle est d'ailleurs pour la comte une confidente naturelle, plus attentive et plus sûre que sa femme, mais la principale raison d'être de Marina, c'est de former avec Elga un contraste qui fait ressortir plus nettement le caractère de l'épouse adultère. Marina même sans se plaindre, sans souffrir même, une vie monotone. Élevée sévèrement, elle a eu, dès sa jeunesse, une notion profonde du devoir. Chaque jour, elle comme hier, elle va à la messe, au retour de laquelle jadis elle avait de longues causeries avec son fils. Son austérité n'a cependant rien d'agressif. Aimante et indulgente, elle vit en bonne intelligence même avec sa mère.

Elga est exactement le contraire. Tandis que Marina demande peu de chose à la vie, la jeune femme a de ardents souhaits. Chez elle triomphe le dévouement absolu, chez l'autre l'égoïsme féroce. L'une personnifie la droiture, l'autre la duplicité. En présentant Elga sous cet aspect, Hauptmann suit avec fidélité les indications de Schiller. Mais voici en il va singulièrement s'élargir son modèle. Chez Schiller



Elga était naturellement, instinctivement perverse; c'était une fleur du mal spontanément poussée dans une atmosphère de vice. Chez Hauptmann sa dépravation est consciente, ^{gewollt} volontaire et raisonnée. Elle réfléchit qu'un jour elle sera pourriérée et elle en conclut qu'il faut se hâter de jouir de la vie. Pour vivre pleinement, ne tolérer aucune entrave. Quand Elga va à la chasse, elle ne se laisse arrêter ni par les champs embaumés, ni par les haies, ni par les forêts. Une vie paisible la ferait mourir d'ennui. Elle n'a que peu de "Sinn für ruhiges Glück"; les joies les plus hautes pour elle sont celles qui apportent la menace d'un danger. Elle est de la famille des Laschet: "eigenwillig, leichten Sinnes, immer bereit, alles aufs Spiel zu setzen." Elle n'a pas peur de la mort, comme l'héroïne de Fildersperger. Elle s'en a invoquée jadis, au temps de sa jeunesse, et la mort lui a appris à vivre. "Und Elga lacht", pourrait-on dire pour faire pendant à "Und Pippa tanzt."

La contagion de la joie qui éclate chez Elga se communique à Parschensky lui-même. Elga s'en a libérée de la servitude où s'avait jeté son éducation sévère. Il veut maintenant, sur sa table, de roses dans des coupes de cristal et des vins pleins de feu où il laissera tomber des fleurs de pêcher. Il proclame

STADTBIBLIOTHEK
KÖLN



devant sa mort qui il est heureux, parfaitement heureux, et que c'est à sa femme qu'il doit le parfait bonheur.

Ce désir de joie et de liberté qui vibre chez Elga, Hauptmann est loin de le condamner. Sa sympathie est manifeste pour cette créature bouillante, aux sens ardents, révoltée contre une morale morose. Il atténue les défauts que seill'parger lui donne; il ne la montre pas infectée de mensonge au même point; il la fait courageuse et conservant de la dignité, au lieu de se fâcher. Ce n'est pas au profit d'un être méprisable qu'elle trahit son devoir. Oginsky n'est pas ~~un~~ le Polonais lâche, véhéral et parjure que seill'parger. Il a des mouvements chevaleresques et répugne au mensonge. Tandis que Hauptmann réhabilite les deux amants, il donne le mauvais rôle au mari. Starscherky ne soit chez lui d'une atmosphère de calme et de gravité que pour céder à l'empoiement de ses sens. Il jouit ^{avec} avidité du bonheur purement sensuel que lui donne Elga; il s'y vautre lourdement. A la première alarme, il éprouve une jalousie violente de fauve. D'ailleurs, il s'achève jusque d'un papillon posé sur la poitrine de sa femme. Ses côtes ressemblant à des accès d'épilepsie. En disant il soit à peu près certain de la trahison

BLANCHETT



75 D.M. 136.639 75
d'Elga, il se présente devant elle ivre de vin et de désir.
Quand il a fait étrangler Oginsky, il serait prêt à pardonner à la coupable, si elle ne repoussait ses caresses.
C'est un goujat qui a mérité que Elga lui crie :
"Ich hasse dich! ich spie dich an!"

Malgré la sympathie de Hauptmann pour ceux de ses personnages qui glorifient la joie de vivre, une note pessimiste résonne à travers son drame. Starschenky croit au bonheur, et déclare que le bonheur est dans la femme. Le carabier allemand, t'ôte du couvent, célèbre la vie de famille comme la source de joies ineffables. Mais de ces joies une voix sinistre proclame la fragilité, le moine crie : "Es laue niemand sein Glück auf Weib und Kind!" et tout le drame doit montrer la réalité de cette parole. Une Néméïde impitoyable châtie ceux qui, comme Starschenky, ont eu l'impudence de se croire et de se dire heureux.

En proclamant la vie libre et joyeuse, que représente Elga, supérieure à la vie de renoncement qui fut celle de Marina et que t'on mène au couvent, mais en disant en même temps t'incertitude du bien de ce monde, le drame de Hauptmann est une œuvre



In D.W. 136.639. 76
éminemment subjective. Par là il se distingue de la
plupart des drames de Grillparzer qui, même quand il
s'inspire du événement de sa vie propre, s'attache à repro-
duire la réalité objective. Si Das Kloster bei Sandomir
est romantique par le décor et par le ton, Elza l'est
dans son essence même, dans sa tendance fondamentale.
Grillparzer a opposé lui aussi un jour la vie monacale
et la nature libre, mais il s'est fait avec la sérénité
d'un classique dans Bei Meeres und der Liebe Wellen.

Elza se distingue encore de Das Kloster bei Sandomir
et de la plupart des créations de Grillparzer par
le caractère morbide des personnages, c.-à.-d. par
un autre excès de romantisme. Presque tous les acteurs
du drame sont des névrosés, des impulsifs, jouets de
leur tempérament, incapables de mesure et d'équilibre.
L'héroïne, quoique son mari la dise « wie die
Jenesung, so schön », est une exaltée que l'on soup-
çonne atteinte d'hystérie. Les exagérations des senti-
ments de Starschenky, soit qu'il se croie au comble
de la félicité, soit que la colère le change en
brute farouche ressemblent à des symptômes de folie.
Le rêve de la femme nue qui dansent sur des ossements.
Le frère Laschek, les deux gradus si peu sympathiques.



chez Grillparzer, deviennent chez Hauptmann des victimes du destin qui éprouvent le besoin de s'écarter pour ne pas sentir leurs blessures. "Es kommt mir vor, dit-il d'un d'aun, als ließen wir alle herum mit einem abgebrochenen Speer im Rücken." Oginsky est las et dégoûté. Il n'y a pas jusqu'au vieil intendant dont la vertu indignée n'ait des violences fébriles.

La psychologie de ces personnages est incomplète, souvent obscure. Certains faits s'accrochent mal ensemble. Comment concevoir, par exemple, qu'Elga, qui se lance impétueusement à travers la vie, qu'aucun scrupule n'arrête, s'embarque lâchement dans les complications du mensonge? Oginsky reste énigmatique. La passion de Starschensky se réduit à une brutalité d'animal. Les figures créées par Grillparzer sont infiniment plus claires et plus plastiques.

Ce qui choque encore chez Hauptmann, c'est la langue souvent prétentieuse que parlent ses personnages. Ils veulent dire des choses profondes, mystérieuses, et tombent dans la recherche et dans la déclamation. La langue de Grillparzer est plus sobre, plus simple, plus vraie.



Ce n'est pas seulement de Das Kloster bei Sendomir que Hauptmann s'est inspiré en écrivant Edga. Il a également emprunté à Der Traum ein Leben l'idée de représenter un rêve sur la scène. C'est en effet à l'état de vision que, pendant son sommeil, le voyageur allemand voit se dérouler l'histoire de Starschenky. Cette disposition n'est pas heureuse. A quoi bon le cavalier allemand que nous oublions tout à fait au cours de l'action et qui ne reparait à la fin que pour se sauver précipitamment du couvent? Qu'importe aux spectateurs qui n'ont pas lu ^{la nouvelle de} Gillkarger ce moine qui vient prêcher à l'hôtel d'une nuit le royaume du bonheur humain? Rien n'indique dans la pièce que le moine et Starschenky soient le même homme. Nous avons vu quel effet saisissant Gillkarger avait tiré de cette identité. Cet effet ne pourrait être produit que si l'histoire était présentée sous forme de récit. La forme dramatique supprimant le narrateur, la scène entre le moine anonyme et le cavalier devenait inutile.

Il est vrai que Hauptmann essaie de justifier cette rencontre et de la rattacher à l'action principale



DR. BRIVIER

en posant de ^{Fr. N. 136.639} ce prélude son idée fondamentale :
le contraste entre les joies humaines et la vie de
renoncement. ~~Il est évident que~~ ~~Der Schenky~~ doit montrer
la cavalerie exalte les premières ; l'exemple de Star-
schenky doit ébranler son optimisme. Mais cette
histoire de ce malheureux pauvre, à elle seule, démontre
la fragilité du bonheur fondé sur la femme, sans
qu'il faille nécessairement retourner à la machine
compromise d'un prologue en action et d'un rêve.

Si Hauptmann a voulu, avec Elga, donner un
pendant à Der Traum ein Leben, il est resté bien
du but. L'action préliminaire et l'action principale
ne sont pas combinées chez lui avec cet art que
nous avons admiré chez Grillparzer. Il n'a pas su
donner non plus cette impression, si fortement pro-
duite par Der Traum ein Leben, que ce sont les visions
fantastiques d'une imagination exaltée qui défilent
sous nos yeux. Les scènes d'Elga se succèdent rapides
et violentes, mais elles n'ont pas le caractère spécial
d'apparition de rêves, de cauchemars qui oppriment.
Grillparzer était plus près de la vérité physiologique
que l'ancien chef du naturalisme allemand.



Il nous paraît certain que Schlegel n'aurait pas
à Elze qu'un médiocre plaisir. Il aurait vu, poussées
à l'excès, les tendances romantiques contre lesquelles il
avait réagi après Ahnfrau; il aurait vu grimacer
les figures qu'il avait dessinées conformes à la nature,
il aurait vu les intentions philosophiques, dont il repré-
sentait l'abus aux Allemands du Nord, envahir et
gonfler l'œuvre qu'il avait conçue avec simplicité.
Le classique qui était en lui, l'admirateur de l'anti-
quité, le poète « naïf » à la manière de Goethe
aurait répudié comme un traversissement de sa
pensée, comme une caricature, le produit exagéré-
ment « sentimental », d'un modernisme inquiet
et nébuleux.

+

+

+



WILH. ANTONIUS
KUNST
KUNST
KUNST

x
x x

Tandis que la cause de Jas Klesler bei Sandomir peut avoir besoin d'être défendue, Der arme Sielmann produit du premier coup l'effet d'un parfait chef-d'œuvre. Il n'est plus nécessaire de chercher la vérité des passions derrière une mise en scène romantique ou sous les costumes d'une époque historique et lointaine. C'est la réalité immédiate qui saute à nos yeux avec une force extraordinaire, ce sont les moeurs contemporaines qui sont observées, avec une acuité singulière, dans le monde le plus modeste et le plus dédaigné par les faux aristocrates de l'art. Le narrateur n'ébranle pas nos nerfs par le spectacle de violentes catastrophes; il émeut nos âmes par la tragédie obscure qui se joue dans la vie des humbles. Cette tragédie, il ne cherche pas à la dégager de la masse des faits quotidiens; il ne souligne pas ce qui il peut y avoir de doux ou d'amer dans les destinées; il nous l'indique par un



un Touriste discret de ses héros ou par une forme sur-
live. A peine paraît-il en lui-même ; il semble
assister d'un air ironique, en spectateur amusé, à un
vu-et-rien de pygmées. Mais sa sympathie pour
les petites gens est ardente ; quoiqu'il la contienne,
on sent que des liens subtils et puissants unissent
son existence aux leurs ; il leur passe un peu du sang
de son âme et de la substance de ses pensées.

Aussi cette nouvelle, où nous admirons la puissance de
la réalité objective, porte-t-elle en même temps
l'empreinte très profonde de l'individualité de
l'auteur. Cette individualité se manifeste par
seulement en ce sens que Grillparzer se met en
scène lui-même, qu'il nous fait sur certains côtés
de la nature des déclarations intéressantes et qu'il
y a même une intervention directe dans la vie de
son principal personnage. Der arme Spielmann est
encore une œuvre subjective parce que dans le récit
de l'aventure nous reconnaissons divers traits de la nature
~~propre~~ de Grillparzer, plus ou moins modifiés, plus ou moins
poussés à la caricature par un maître qui exerce



l'ironie à ses propres dépens ; c'est ~~causé~~ causé par ce qu'à ce personnage Grillparzer en oppose un autre, une femme, qui, sous des dehors populaires, n'est pas loin de réaliser son idéal moral.

Par l'importance de l'élément personnel qui fait de cette ^{nouvelle} ~~œuvre~~ Spielmann une véritable confession du poète, par la sérénité avec laquelle il s'objective lui-même, par la vérité profonde des personnages par la sobriété classique des moyens qui produisent l'émotion, par l'ironie enfin qui plane au dessus du sujet, Der arme Spielmann mérite dans l'histoire de la littérature allemande une place immédiatement à côté des meilleures pages de Wilhelm Meisters Lehrjahre. Jamais Grillparzer n'a été plus proche de la perfection de Goethe.

Le premier aspect sous lequel Grillparzer se montre à nous, lorsqu'il se met directement en scène, c'est son amour pour le peuple. Lui qui prend des allures si aristocratiques, si caractères, lorsqu'il est en présence des médiocrités, il fraternise de toute l'ardeur de son cœur avec les gens de bien, avec ceux qui n'ont pas de nom. Lui, le misanthrope, se déteste plus les hommes lorsqu'ils se confondent en une masse immense où chacun oublie ses intérêts égoïstes et se fait une âme simple et candide. C'est dans les fêtes populaires que les individus s'affranchissent

BRILLANTHILFEN KILBEN



de leurs préoccupations ^{fr. 1. v. 136. 639} habituelles, c'est là qu'il devien- ²⁴
nent un être unique, aux fêtes innombrables, exalté, comme
par une force élémentaire par un seul et même sentiment:
la joie. Grillparzer, le poète mélancolique n'est pas
l'un de s'associer à Schiller et à Beethoven qui
avaient exalté la joie, l'un dans un hymne, l'autre
dans la IX^e Symphonie comme une force qui mène à
la liberté et à la fraternité universelle. Il verrait
lui aussi une « étincelle divine » dans la joie qui
anime la masse. Il sent dans la foule un élément
divin, la présence même d'un Dieu, aussi les fêtes
populaires deviennent-elles pour lui « ein eigentlicher
Seelenfest, eine Wallfahrt, eine Andacht. » De même
que Faust est heureux, le dimanche de Pâques, de se
mêler aux promeneurs endimanchés, aux petits bouti-
quiers, aux ouvriers, aux paysans et s'écrie au
milieu d'eux : « Hier bin ich Mensch, hier darf's ich
sein. » De même Grillparzer se délecte au milieu du
menu peuple qui se rue à La Brigittenau. Il est
avec les piétons et s'amuse avec eux des Lätzis
lançés aux gens happés qui vont en voiture. Les cris,
les bousculades, les disputes le remplissent de bonheur.

IBLANGH



In Lant qui auteur dramatique, s'il parer avai de l'ordon
spéciale de se complaire dans le fol de la multitude.
Là il observe la nature humaine sur le vif dans ses
traits éternels. Un immense Plutarque se déroule sous
ses yeux. Les physionomies serenees ou inquietes, la
démarche terte ou accablée, les propos en ou échange
sont pour lui des pages où il lit les biographies
des gens obscurs. L'humanité se révèle dans ces humbles
représentants avec ses passions fondamentales aussi bien
que dans les catégories supérieures, dans des disputes
de charretiers avines comme dans les querelles de dieux,
dans des amours de servantes comme dans celles des
Juliettes, des Sidons et des Médées.

Le poète dramatique appréciait encore dans la multi-
tude une sagesse instinctive, plus sûre, plus voisine de
la vérité que les opinions des savants. Lui qui, en
matière d'art, écoutait la vox populi et qui écrivait:

Mir gelten drei Schneider im Theater
mehr als ein König in seinem Zimmer,

affirme de nouveau une telle confiance dans le jugement
populaire "dass mir, d. h. selbst als dramatischem
Dichter der rückhaltlose Ausdruck eines überfüllten

MANCINI, JAMES & KLEINBERGER, IRVING



Schauspielhaus ^{g. N. 136.639} immer zehnmal interessanter, je belehr- 26
ender war, als das zusammengekügelte Wrädel eines an
Leib und Seele verkrüppelten, von dem Blut ausgesogener
Autoren spinnenartig aufgeschwollenen literarischen Mata-
dors. »

Les plus belles qualités du peuple sont incarnées par le
personnage de Barbara, la fille du Griester, la revendeuse
dont Jakob, le héros de l'histoire, a fait la connaissance dans
les bureaux de la chancellerie et qui s'intéresse au pauvre
diable. Elle n'est pas jolie, elle manque d'instruction et ses
manières sont quelque peu rudes. Mais sous ces dehors frustes,
quel trésor de l'esprit et du cœur elle cache ! Si elle
n'est pas instruite, de quel admirable bon sens naturel
elle est douée ! Avec quelle rectitude elle juge tout,
et de quel secours elle aurait été à son naïf et maladroït
ami, s'il lui avait laissé le temps de le guider et de lui
organiser sa vie ! Quelque inculte qu'elle soit, elle n'est
pas dénuée de sens artistique. Elle ignore que la musique
s'en doit, mais elle chante juste, avec goût et intelligence.
Son rêve serait de quitter son commerce de Contangorie et
de légumes secs pour ouvrir une boutique de modiste :
ce serait pour elle une manière de faire œuvre d'artiste.

BRILANCHEIN



Quoique simple et sans prétention, il y a chez elle une certaine distinction native qui la rend malheureuse au milieu de gens grossiers et vulgaires. Destinée à épouser un Lourdau de boucher, elle n'y consent qu'en pleurant, lorsqu'elle a perdu la possibilité de s'établir autrement. C'est qu'elle s'était prise d'affection pour ce grand nigaud de Jakob, pour ce grand enfant incapable de se diriger dans la vie et qui aurait eu tant besoin de sa clairvoyante sollicitude ! Quand il est ruiné, elle s'éclate en sanglots, mais le bon sens pratique reprend bien vite le dessus chez elle. Sans être une femme cupide, elle ne peut songer à épouser un pauvre héros dénué de ressources. Elle refoule au fond d'elle-même le sentiment auquel elle s'était abandonnée, accepte le parti qu'elle avait d'abord repoussé et devient, aux côtés d'un homme qu'elle n'aime pas, la plus digne, la plus respectable des mères de famille. Quand Jakob sera mort, elle aura encore des larmes pour lui, mais elle n'aura pas eu la moindre faiblesse. Elle se sera contentée de donner le nom de T'ami à T'ami de sa enfant, de le secourir dans sa misère, et elle conservera comme une relique le violon du pauvre diable. Elle est intangente sur le chapitre de la vertu, qu'il s'agisse de son konnêlé de femme, ou bien

GERMERS, HRI VIK



de probité ordinaire. Elle déjoue les calculs perfides de son propre père qui serait tout prêt à commettre des escroqueries aux dépens de Jakob. Quant aux jeunes gens qui s'ont servis d'un peu trop près, des gifles retentissantes les ont empêchés de recommencer. Jakob lui-même en a attrapé une, une gifle énorme, lancée avec une vigueur inouïe. Il est vrai qu'à peine la vertu satisfait, la boue peut se rebrancher, et la gaillarde déposa vite un baiser sur la joue endolorie.

En créant ce personnage de Barbara, Grillparzer a rendu hommage aux fortes qualités de la femme du peuple de Vienne. Mais ce n'est pas seulement le type idéal de ses compatriotes qu'il nous a représenté. C'est un idéal moral, d'une valeur universelle, qu'il nous montre en Barbara. « Ich haße die weibischen Männer », dit à Jakob l'énergique jeune fille, et, en face de son ami faible, désarmé, dupe du premier vent, elle donne l'exemple d'une volonté ferme, toujours indépendante. C'est cet esprit de décision que Grillparzer a voulu glorifier. Il célèbre en Barbara cette force de caractère dont il se sentait lui-même totalement dépourvu. Barbara est une de ces natures saines, maîtresses d'elles-mêmes, parfaitement équilibrées auxquelles le poète s'opposait avec



BIBLIOTHEK KARLSRUHE
KARLSRUHE

ses propres défaillances, et ses conflits intérieurs. Déjà dans *Héro* il avait représenté un idéal qu'il désespérait d'atteindre; en créant *Barbara*, il mesure une fois de plus la distance qui l'en séparait.

Dans la ~~arabesque~~ multitude des petites gens *Grillparzer* discerne la silhouette du *Spielmann* qui excite sa "psychologische Neugierde" et sur lequel il se jette avec toute l'avidité de son "anthropologische Heißhunger". Ce personnage n'a pas ses origines dans le peuple, mais il va se perdre dans cet élément, comme la goutte de pluie se perd dans l'Océan. Les traits précis que le poète donne à son héros et les récits détaillés de ses rencontres avec lui nous forcent à croire que le pauvre gueux a réellement existé. Mais quelle que soit sa vérité objective, *Grillparzer* s'en plus d'une fois identifié avec lui ou lui a prêté, comme à *Barbara*, des qualités qu'il aurait voulu avoir.

La vie du *Spielmann* ressemble par moments à celle du poète. Des deux côtés nous voyons un père austère, chagrin, sévère pour ses enfants, assombri par eux le temps de la jeunesse. Des deux côtés il y a des frères mal équilibrés qui ont des fins tragiques. Les souvenirs de classe du musicien méridional ont tout l'air de souvenirs que *Grillparzer* aurait gardés de ses années d'études.



Le musicien a été fonctionnaire comme le poète ; tous deux en savent long sur la vie de bureaux ; tous deux ont souffert de l'hostilité de leurs chefs ; tous deux se sont vu refuser l'avancement qu'ils croyaient avoir mérité. Seulement le musicien était plus scrupuleux dans l'emploi du papier administratif ; il n'osait en distraire une feuille que lui demandait Barbara pour envelopper ses gâteaux. Grillparzer au contraire ne se gênait pas pour écrire sur du papier impérial-royal des méchancetés à l'adresse des autorités.

Le plus saillant des traits communs au poète et à son héros est la passion pour la musique. Chez l'un et l'autre cette passion fut contrariée dans l'enfance, un enseignement mal approprié à leur nature dégoûta l'un du violon, l'autre du piano, mais ils s'y remirent dans la suite avec une ardeur d'autant plus grande. En parlant des exercices de son protégé et en rapportant ses entretiens avec lui, Grillparzer nous rappelle ^{que lui-même} qu'il n'était pas seulement un amateur en fait de musique, mais qu'il avait acquis des connaissances techniques. Dans la conception que le vieillard se fait de son art, dans la manière dont il en jouit, nous reconnaissons au fond les principes et les goûts de Grillparzer lui-même. Le vieillard aime le son pour le son. Quand il joue pour lui seul, im *Kammerlein*, voici ce que l'on entend :

188



" Ein leiser, aber bestimmt gefasster Ton schwoll bis zur
 Heftigkeit, senkte sich, verklang, um gleich darauf wieder
 bis zum lautesten Zellen emporzusteigen, und zwar immer
 derselbe Ton mit einer Art gemessenen Daraufberufen
 wiederholt. Endlich kam ein Intervall. Es war die Quarte.
 Hatte der Spieler sich vorher an dem Klang des einzelnen
 Tones gewöhnt, so war nun das gleichsam vollständige Schmecken
 dieses harmonischen Verhältnisses noch ungleich fühlbarer...."

Ce gourmet des sons ne demande pas à la musique d'avoir
 une signification. Das Was der Musik ist ihm immer gleich-
 gültig geblieben. Il n'est pas de ceux qui se bornent à jouer
 du Bach et du Mozart. Il veut qu'on joue quelque chose
 de plus, Dieu lui-même, c'est-à-dire que l'on fasse en-
 tendre cette merveille de la nature, le son pur, ~~incompréhensible~~
~~trouvé par les savants pour leur gloire.~~ Le musicien
 doit regarder autour de lui " die ewige Wahrheit und
 Gnade des Tons und Klangs, seine wunderthätige Ueberein-
 stimmung mit dem durchdringenden Ohr." Il
 parle avec ravissement de " l'édifice céleste que forment
 les sons dans la fugue et le contrepoint, sorte de voûte
 soutenue par la main de Dieu. C'est une chute profonde de
 la musique lorsqu'on l'enchaîne au langage parlé, c'est
 une métralliance pareille à celle des fils à Dieu, quand
 ils s'unissent aux filles de la Terre." Hier, dit-il, die Rede



ist dem Menschen notwendig wie Speise, man sollte
aber auch den Trank rein erhalten, der da kommt von
Gott. "

Rappelson. nous les paroles de Schopenhauer disant que
" die Wirkung der Musik vom Sinnenreiz, vom Nervenspiel
beginnt und, nachdem das Gefühl angeregt worden, höch-
stens in letzter Instanz an das Geistige gelangt. " Ne d'écou-
re-t-il pas aussi " dass eine Verbindung von Tönen gefallen,
ja sogar auf das Gemüt wirken kann, ohne dass man sich
etwas dadurch Ausgedrücktes dabei bestimmt zu denken
braucht " ? Il admet, avec le vieux Jacob, que le son par
lui-même suffit à produire un plaisir complet. ~~Il~~
Il préfère les musiciens qui procurent
à l'oreille des sensations agréables à ceux qui veulent
nous suggérer des pensées. S'il s'agit de l'union de la
musique et du poète, il pose en principe l'autonomie
de la première, et, de même que le vieux Jacob veut
" den Trank rein erhalten ", Schopenhauer voudrait montrer
" wie die Musik als eine für sich bestehende Kunst
ihre eigenen, an Regeln gebundenen und in ihrer eigenen
Wesenheit gegründeten Bedingungen habe, die sie nie-
mänden, auch der Poesie zu Liebe nicht, aufgeben
kann und darf. "



WIENER STADTBIBLIOTHEK

Un trait de son propre caractère que Feilperger avait attribué au héros de sa première nouvelle, à Staschenky, et poussé chez le Spielmann jusqu'à la caricature : l'amour de l'ordre. Ce naufrage de la vie qui a réglé si ponctuellement sa précaire existence, qui a méthodiquement fixé, heure par heure, l'emploi de sa journée, dont les vêtements rapiés sont d'une propreté irréprochable, qui a divisé par une ligne à la craie la chambre qu'il occupe en commun avec deux ouvriers et chez qui tout est propre, bien rangé, tandis que de l'autre côté de "l'équateur" s'étale un repoussoir ~~de tout ordre~~ pêle-mêle, ce brave homme est un fidèle de l'ordre à la manière de Bancbanus et doute comme celui-ci jusqu'à l'exagération une vertu chère à Feilperger. Il explique en ces termes pourquoi il rentre de la Brifkenau avant la tombée de la nuit : "Zuerstem war ich ne ein Nachtschwärmer zweitens muss sich der Mensch in alle Dingen eine gewisse Ordnung festsetzen, sonst gerät er ins Wilde und Unangenehme." Ne sont-ce point là, répétées avec un sourire ironique, des paroles que Feilperger a plus d'une fois prononcées sérieusement ?



Cette particularité métrique est assurément une qualité rare chez les artistes qui, généralement, aiment à vivre au gré de leur fantaisie. Mais le Spielmann a de commun avec ~~les~~ les meilleurs d'entre eux un saint enthousiasme pour son art. Il joue pour la foule, parce qu'il a besoin d'elle pour vivre, mais le gain strictement nécessaire à sa subsistance lui suffit. Son pain assuré ses soirées sont pour lui et pour le bon Dieu; il se jette alors, avec béatitude, au paradis des sons. Idéaliste candide, il est dépaycé, comme beaucoup d'artistes, dans la vie pratique. Lui aussi est victime, comme Sapho, du conflit qui règne entre l'art et la vie; comme le Torquato Tasso de Goethe, il est un grand enfant qui se heurte aux mille difficultés de la réalité quotidienne.

Mais tandis que ce conflit entre l'art et la vie se termine par une catastrophe dans la tragédie de Sapho, il a, dans la nouvelle, une solution sereine. Le Spielmann ne se plaint pas. Toutes les épreuves qui l'accablent, il les accepte avec une philosophie ^{ou} ~~qui~~ Spielhagen se reprochait de ne pouvoir atteindre. Si les hommes ont été durs pour lui,



WILHELM FRIEDRICH HUGO

il les excuse il est même prêt à s'attribuer
tous les torts. A la mort de son père qui s'a
trahit toujours avec une ^{scrupuleuse} ~~amoralité~~ injustice, il se désolait
de n'avoir pu le revoir pour lui demander par-
don de toute la peine qu'il lui a causée. Au
plus fort de sa détresse, il dit avec un optimisme
que rien n'ébranle : "Der mensch hat viele Gnaden
von Gott." Son cœur déborda de gratitude envers
les passants qui jettent une pièce de monnaie
dans son chapeau, et, si la recette est maigre,
il s'abstient de récriminer. Lorsqu'il meurt, ce n'est
pas en maudissant un monde où il n'a connu que
désolance et privation; c'est en se dévouant pour ses
semblables qui se sont si peu souciés de lui. Dans
une inondation qui ravage les faubourgs de Vienne, le
danger transforme en héros cet être faible et malade. Il
meurt victime de son amour pour son prochain. Son
agonie est celle d'un bienheureux; dans son délire il
fait de la musique, et il expire, le sourire aux lèvres,
en entendant des harmonies lointaines.

Ce gueux fut au somme un sage dont fille parer, aigre et
misanthrope, enviait visiblement et à bon droit le doux optimisme.

